

« Présentation »

Eric Landowski

*Protée*, vol. 29, n° 1, 2001, p. 4-6.

Pour citer ce document, utiliser l'information suivante :

URI: <http://id.erudit.org/iderudit/030610ar>

DOI: 10.7202/030610ar

Note : les règles d'écriture des références bibliographiques peuvent varier selon les différents domaines du savoir.

---

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter à l'URI <https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

---

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche. Érudit offre des services d'édition numérique de documents scientifiques depuis 1998.

Pour communiquer avec les responsables d'Érudit : [info@erudit.org](mailto:info@erudit.org)

## La part des choses

Les *gens*, les *choses*: pour le sens commun, la distinction est simple et la hiérarchie bien tranchée. Libres, doués de conscience et de volonté, nous, les gens – nous les Hommes –, nous décidons avant d'agir : c'est que nous sommes par excellence des *Sujets*. Elles au contraire, les choses, elles ne savent évidemment pas ce qu'elles font : capables tout au plus d'obéir aux lois qui les régissent, elles ne se définissent *a priori* que négativement, comme des « non-sujets » ; et comme elles ne sauraient dans de telles conditions trouver leur raison d'être en elles-mêmes et par elles-mêmes, si elles accèdent à l'existence, ou du moins à la signifiante, c'est uniquement dans la mesure où nous posons sur elles notre regard condescendant, leur attribuons ne serait-ce qu'un peu de sens, une valeur ou une fonction, et en faisons du coup des *objets*: les objets de notre savoir en premier lieu, et le cas échéant ceux, aussi, de notre désir. À partir de là, à travers une variété illimitée d'activités de production, de transformation, d'échange, les unes et les autres impliquant la manipulation matérielle des choses en tant qu'objets de savoir ou objets de valeur (par exemple marchande), l'homme-sujet ne cesse d'affirmer sa vocation immémoriale à la maîtrise toujours accrue d'une nature-objet destinée tout entière à le servir. – C'est en tout cas ce qu'on avait cru jusqu'à présent.

Car, justement, cette vision unilatérale commence à dater quelque peu. Les objets que nous avons pris l'habitude de considérer comme placés entièrement sous notre dépendance affichent de plus en plus la tendance à s'émanciper de notre tutelle. Ceux en particulier sur lesquels il nous paraissait normal de compter pour nous décharger, par délégation, d'une partie de nos peines et de nos travaux – outils et machines – manifestent une propension sans cesse croissante à déborder des limites traditionnelles de leur rôle et à se charger carrément de nos affaires. Dans divers secteurs de pointe, surtout ceux, de plus en plus étendus, où domine l'électronique, le coup de main ponctuel, technique, bien délimité, tend ainsi à céder la place à une prise en main globale et durable, la machine-adjutant se transformant peu à peu en un destinataire autorégulé, capable de jugement et d'initiative, et tout disposé à se charger pour son propre compte de la gestion de pans entiers de notre vie quotidienne (communications, loisirs, emploi du temps, etc.). On connaît, là-dessus, les anticipations de la science-fiction, mais aussi les vaticinations actuelles de certains scientifiques. Pour les plus visionnaires d'entre eux, le pas décisif serait même déjà presque franchi, celui à partir duquel l'inorganique, supérieurement organisé, deviendrait capable de ce qui était jusqu'à présent resté le privilège exclusif du vivant : s'autoreproduire. Si bien qu'à notre monde de sujets menacerait de faire progressivement place un monde de créatures artificielles échappées de nos propres mains, une société d'objets émancipés de leurs créateurs et dont nous deviendrions à notre tour dépendants.

Ce renversement annoncé, ou programmé – si propice en tout cas à la dramatisation –, un regard sémiotique attentif tendrait plutôt à le relativiser. Car les modalités de la cohabitation entre les gens et les choses ne se prêtent guère, en réalité, aux régulations unilatérales, ni dans un sens ni dans l'autre ; elles porteraient plutôt vers toutes les formes d'hybridation imaginables. Même s'ils peuvent fort bien interagir directement les uns sur les autres, les hommes ne se sont jamais privés ni sans doute ne se priveront du recours aux objets comme médiateurs de leurs rapports ; et les objets en sens inverse ne seront certainement jamais non plus tout à fait seuls au monde, comme le seraient les pièces d'un jeu qui ne se jouerait que pour lui-même, sans nous. En fait, c'est par nous et pour nous que les objets sont ce qu'ils sont, et s'ils devaient un jour s'émanciper de nous, se faisant à leur tour sujets, ce serait alors à nous, devenus *leurs objets*, de médiatiser d'une autre manière leurs relations. Mais assurément, nous n'en

sommes pas encore là. D'où l'organisation bipartite de ce numéro, où nous cherchons avant tout à faire la juste part des choses : s'il paraît incontestable que les objets tendent de plus en plus à s'entendre *entre eux* comme s'ils étaient déjà autonomes (1<sup>re</sup> partie), il se pourrait bien que cette apparente émancipation corresponde surtout, au moins en l'état actuel, à une autre manière, plus efficace peut-être, de médiatiser les rapports que par l'intermédiaire des objets, nous, les sujets, nous avons toujours su tisser *entre nous* (2<sup>e</sup> partie).

Mais il faut avant tout distinguer plusieurs formes possibles d'interaction. Lorsqu'on dit que la forme, ou la matière ou la couleur de ces chaises « va » ou « ne va pas » avec cette table ou ce divan, on fait comme si ces objets éprouvaient eux-mêmes les uns vis-à-vis des autres certaines affinités ou répugnances, telles qu'ils s'attireraient ou se repousseraient de leur propre chef, alors que nous seuls, évidemment, jugeons, positivement ou négativement, des effets de sens (par exemple esthétiques) de leur mise en présence et établissons entre eux des compatibilités et des incompatibilités. C'est donc de façon seulement métaphorique que l'on dit couramment, à propos d'éléments de ce type, qu'ils interagissent entre eux. En réalité, ils ne le font que sous notre regard et à nos yeux, en fonction de règles établies par nous, c'est-à-dire par notre culture. De la même manière, si les pièces du jeu d'échec interagissent entre elles, c'est exclusivement sur la base des règles (culturelles) du jeu. De même encore, si en général les voitures en train de circuler sur la place s'évitent les unes les autres et paraissent interagir directement entre elles en coordonnant leurs mouvements, c'est à l'évidence uniquement en fonction de programmes, de décisions et de conventions relevant de l'initiative humaine. Tables et chaises, pièces du jeu et voitures n'agissent et *a fortiori* n'interagissent donc pas, en principe, *motu proprio*, mais seulement dans la perspective et sous le contrôle de sujets qui, en fonction des goûts, des stratégies ou des itinéraires qui sont les leurs, les mettent en place, les déplacent ou les conduisent, comme si tous ces objets n'étaient presque, au fond, que des prolongements physiques de leur personne.

Il en va bien sûr tout autrement lorsqu'on dit, par exemple, que *la lune* interagit avec *les océans*, produisant les marées : cette interaction-là, entre des choses et non plus entre des objets, obéit à des lois de causalité dont l'étude appartient aux sciences de la nature. La sémiotique n'a rien à en dire. Mais le problème est que beaucoup d'éléments sont à la fois et des *choses* et des *objets*, et que la frontière entre les deux statuts n'est pas toujours aisée à fixer. Sur la route, il suffira peut-être d'une plaque de verglas pour que notre belle voiture-objet, même conduite avec toute la dextérité requise, retrouve tout à coup sa nature et son comportement de voiture-chose, bloc de fer soumis exclusivement aux lois de la dynamique... Et cela, pourtant, sans perdre le moins du monde sa qualité d'objet, comme en atteste le fait que moi qui suis censé la conduire (et non me laisser mener par elle), je ne serai aucunement exonéré de ma responsabilité en cas d'accident, même dû au verglas et non à quelque infraction au code : au volant, savoir (se) conduire, c'est savoir marier la voiture-objet à la voiture-chose, autrement dit la motivation à la causalité comme principes d'interaction. Mais dans un autre domaine, lorsque mon télécopieur « s'entend » avec votre ordinateur de façon à bloquer entre nous le passage de tout message, est-ce que nos appareils interagissent alors *entre eux* comme des choses, ou *contre nous*, comme des objets (in)humainement programmés pour notre bonheur, et donc aussi pour notre malheur ?

Compte tenu de ces généralités, et tout en laissant bien entendu de côté les interactions d'ordre causal entre choses (qui relèveraient plutôt d'une interobjectalité), le néologisme autour duquel s'articule ce dossier – « inter-objectivité » – sera dans ce qui suit employé essentiellement selon deux acceptions. On parlera d'interobjectivité, tout d'abord en se référant à l'existence supposée de certains principes de régulation qu'il semble nécessaire de postuler si l'on veut rendre compte de la manière dont s'organise, à nos yeux, la cohabitation des objets entre eux à l'intérieur de certains ensembles relativement circonscrits. Comment, par exemple, s'attirent ou se repoussent « entre elles » les composantes possibles d'un costume, d'un jardin ou d'un intérieur (Grignaffini) ? ou, sur un autre

plan, plus processuel que systématique, comment s'entendent entre elles les machines chargées de communiquer soi-disant en notre nom (Ferraro ; Dusi, Marrone et Montanari)? Plus généralement, quels sont les types de relations que les objets entretiennent entre eux? Quels sont les types de compatibilités ou de hiérarchies susceptibles d'organiser leur coexistence dans les divers contextes de notre vie quotidienne (Semprini ; Fontanille)? Sur la base de quels critères de pertinence, ces hiérarchies en viennent-elles à se stabiliser, ou à se transformer (Pozzato ; Semprini ; Ferraro)? Comment les objets se « marient-ils » entre eux (Corrain ; Grignaffini)? Leurs agencements obéissent-ils à certaines prescriptions, ou bien relèvent-ils de simples tolérances (Dusi, Marrone, Montanari ; Deni)? – Mais, seconde acception, on recourra aussi au terme d'interobjectivité pour désigner une dimension spécifique des rapports entre *sujets*, lorsque les principes de régulation de leurs rapports se donnent non pas sous forme de conventions ou de règles explicites, mais figurativement, sous une forme objectivée, ou plus précisément même *réifiée*: tel est typiquement le cas dans les contextes, analysés dans ce numéro, du grand magasin (Pozzato) ou du chemin de fer (Deni), ou même, étant donné que cet aspect-là ne date pas d'aujourd'hui, du tableau de genre où la figurativité dit interobjectivement les états d'âme des sujets (Corrain).

Cependant, les fonctions ainsi recouvertes ne sont en réalité jamais complètement séparables les unes des autres. L'exemple des objets « mondialisés » (Semprini) le montre parfaitement. Les liens d'affinité qui les lient *entre eux* déterminent bel et bien *pour nous* à la fois des programmes d'action prédéfinis, et les états d'âme leur correspondant. Interagissant entre eux, ils agissent doublement sur nous : en même temps sur le mode fonctionnel du « faire faire » et sur celui, passionnel, du « faire être ». Nos patins à roulettes par exemple (ou « rollers », pour être vraiment à la page) ne commandent pas seulement *interobjectivement* le blouson de cuir (ou *simili*, tout en excluant à l'évidence la cravate), ils nous confèrent simultanément, sur le plan *intersubjectif*, un style – « relax » – dont ils sont à la fois, si l'on peut dire, le véhicule et une marque de reconnaissance parmi d'autres. C'est dire que les modes de cohabitation entre objets – les régimes d'interobjectivité – font davantage qu'organiser pragmatiquement nos modes d'emploi du temps et de l'espace. Ils contribuent aussi à régler les modalités de notre être ensemble, entre sujets, en affichant, souvent même en produisant des identités et des différences pertinentes entre les individus ou, plus souvent, les groupes, et leurs « formes de vie » respectives (Pozzato ; Fontanille ; Grignaffini).

D'où une dernière acception de notre terme repère, moins présente peut-être dans ce numéro, et qui pourtant subsume les deux précédentes : une interobjectivité conçue comme *figurativité partagée* – comme un ensemble de traits objectivés autour desquels se nouent les liens sociaux constitutifs de certaines formes d'intersubjectivité. Sans mettre en doute le fait que beaucoup d'actants collectifs se construisent contractuellement sur la base d'intérêts communs précisément définis (comme dans le cas d'une société commerciale) ou de valeurs explicitement posées (s'il s'agit par exemple d'un parti politique), on doit par ailleurs admettre l'existence d'autres types de groupes d'appartenance (tels que les groupes d'âge, entre autres) qui se forment, comme corps organiques, non pas en fonction de critères explicites du type précédent mais autour de classes d'objets destinés à jouer comme marques de repérage et d'identification (Semprini ; Ferraro ; Dusi, Marrone, Montanari). La diversification des modes (sur le plan du vêtement, par exemple, ou du design des objets les plus quotidiens) répond à ce besoin de fonder en même temps que d'exprimer les identités collectives changeantes, c'est-à-dire les formes de l'intersubjectivité, en recourant à des configurations interobjectives elles-mêmes en constante mutation. Étudier la vie de ces configurations, c'est en définitive chercher à rendre compte, ne fût-ce qu'indirectement, des transformations du social : tel est du moins l'objectif de ce numéro conçu et préparé en étroite coopération entre Gianfranco Marrone et l'auteur de cette présentation.

*Eric Landowski*